

Le crayon du temps

Un cahot secoua le train. Les portes s'étaient rabattues après avoir hurlé quelques secondes, avant que leurs mâchoires ne se referment. Le crissement des roues fit fuir la station de métro et son dallage blanc. Le quai glissait à côté d'eux comme de l'eau sur la coque d'un bateau. L'obscurité du tunnel avala les néons blafards. Le sifflement de leur progression semblait hypnotiser chaque passager. Tous étaient là, à se vouloir figés, mais à balloter le regard vide à chaque ébranlement de la rame.

Ses paupières masquèrent ses yeux avant que Florian ne croise ceux de son reflet sur la vitre graisseuse. Il ne voulait pas voir son visage grignoté par l'acné, il ne voulait pas voir les angles difformes et bien trop prononcés de ses pommettes. Si au moins il avait un talent pour compenser sa laideur. Mais Florian était seul avec sa propre vie sans intérêt.

Il aurait aimé avoir quelque chose d'un peu extraordinaire, ne pas être d'une banalité lassante, ne pas rentrer dans le moule aussi simplement. Tout l'écœurait, tout le répugnait. Les relations factices, les amitiés intéressées, les papiers administratifs qu'on lui faisait signer pour lui faire croire qu'il existait, et par-dessus tout, son propre corps. Le monde n'était pas fait pour lui, il était cette pièce que l'on forcerait à s'imbriquer dans un autre puzzle. Mais il ignorait tout de lui, ne savait pas choisir, ni se définir. Il avait vu les autres grandir, apprendre à se servir de leurs ailes, s'envoler devant lui, et lui ne connaissait même pas la couleur de ses plumes.

Que serait-il demain ? S'il y avait un demain où il pourrait enfin se sentir vivre, et non piégé comme un moucheron dans la toile de la monotonie. Un gamin de moins dix ans s'assit à côté de lui, sur le même siège bleu sale de moquette usée. Pourquoi lui, avait-il l'air heureux ? Pourquoi lui, n'était-il pas préoccupé par son avenir ? Comment était-il encore capable de s'imaginer cowboy ou chevalier dans un futur proche ?

Pourquoi lui, Florian, n'en était-il plus capable ? Pourquoi n'était-il plus capable de rêver ? Qu'avait-il perdu ? Son insouciance ? Ses espoirs ? Sa confiance en lui ? Parce qu'il détestait son hypothétique lui, à vingt ans de plus, pour avoir surmonté les obstacles dans lesquelles il allait s'échouer ?

Le métro s'arrêta après les cris d'agonie des roues. Les portes s'ouvrirent mécaniquement. Personne ne rentrait. Mais lui se leva, à son habitude, le strapontin remonta pour effacer son passage. Les portes se refermèrent derrière lui.

Il était seul.

Le quai était désert.

Le train s'évapora comme la lune au soleil.

Et il ne se souvenait pas d'avoir entendu le bruit de l'évasion de la rame vers l'autre station.

D'ailleurs Florian n'était pas dans une station. Il y avait bien deux quais, il y avait bien un fossé de rails, il y avait bien l'arrondi parabolique du plafond. Tout était là. Sauf les galeries pour rejoindre l'air pollué de Paris.

Où était-il ? Dans un débris d'arrêt ? Un projet de construction avorté ? Était-ce en travaux ? Mais il n'y avait pas d'ouvrier, ni la trace d'un quelconque matériel.

Non, il n'y avait que des tags qui bataillaient le moindre centimètre carré du mur. Des mots, des graffitis, des sertissages noirs comme pour protéger la couleur des lettres d'une nouvelle bombe envahisseuse.

Car les dessins vivaient.

Il en était sûr, il y a quelques secondes une insulte parait la pierre de son tracé rouge, et maintenant, la caricature d'un homme dont Florian ignorait le nom écrasait la roche par la précision de ses traits. Et déjà un slogan révolutionnaire gagnait le terrain avant de se faire détrôner par un amusant trompe l'œil. Que faisait-il ici ? Quel était cet endroit ? Était-ce un vidéo projecteur ou quelque chose de similaire qui animait les graffitis ? Quelle était cette technologie ? Il eut beau arpenter le quai, dévisager celui d'en face, il ne trouva rien, resta seul, écouta les battements de son cœur pour s'assurer qu'il était encore vivant.

Était-ce ça la mort ? Une station désertée que l'on gagnait en voulant rentrer chez soi par métro ? L'au-delà, était-ce contempler l'art en perpétuelle évolution ? Lui, avait toujours aimé le dessin. Petit, il s'inventait des mondes d'un coup de crayon, même si cet amour était souvent à sens unique. Mais si la mort c'était ça, il ne serait probablement pas trop malheureux à regarder les couleurs danser sous ses yeux, s'entortiller pour en créer une nouvelle, s'évanouir pour mieux renaître.

- Bonjour Florian, s'immisça quelqu'un derrière lui.

Il sursauta, se leva. Tiens, il n'avait pas le souvenir de s'être assis. Mais il n'avait pas non plus celui d'avoir vu quelqu'un susceptible de connaître son nom. Florian s'approcha craintivement de l'ombre masculine entre les voies. Mais l'autre adossé à l'orée du tunnel, un pied contre le mur, les mains dans les poches de son jean noir, ne faisait aucun effort pour entrer dans son champ de vision.

Comme s'il prenait plaisir à le voir si méfiant.

Comme s'il était un chat jouant avec sa proie.

- Qui êtes-vous ? défia Florian.

Comment était-il apparu ? D'où sortait-il ? Il n'y avait pas d'autre entrée qu'un métro, et aucune rame n'avait glissé sur les rails depuis que l'une d'elle l'avait abandonné ici.

- Est-ce vraiment ça la question que tu veux me poser ? rétorqua l'inconnu à la casquette noire.

- Non mais... ah.

Est-ce donc une sorte de génie à répondre à n'importe quoi ? Mais Florian n'avait touché aucune lampe en arrivant. Bon après tout, les dessins des murs étaient vivants, l'autre pouvait tout aussi bien être capable de tout savoir...

- Qu'est-ce que je fais ici ? libéra Florian.

Si l'homme n'était pas totalement fou, peut-être qu'enfin il aurait la solution de l'énigme de son être. Peut-être qu'il comprendrait qui il était et pourquoi il était là ? Peut-être qu'il oserait enfin se passer de la seconde peau qu'il avait tissée sur la première ?

- Je crois que tu connais déjà la réponse, soupira l'autre visiblement déçu.

Tirant la main gauche de sa poche, il désigna la foule de tags qui l'avait recueilli. Le dessin ? C'était ça sa voie ? Pour de vrai ?

- Tu vois, tu m'as compris sans que j'aie eu besoin de parler, souligna l'inconnu. Tu n'es jamais aussi heureux qu'en voyant tes personnages prendre vie sous la pointe de ton crayon. Alors pourquoi doutes-tu ? Pourquoi t'ignores-tu ?

- Je ne sais pas, bredouilla-t-il sincère.

- Si tu le sais, tu as peur de l'échec, mais dis-toi que chaque échec n'est qu'un essai. Prends confiance en toi, redeviens ce que tu as voulu oublier. Rappelle-moi pourquoi tu aimes autant les phénix. N'est-ce pas leur capacité à renaître de leurs cendres qui t'a toujours fasciné ?

- Pourquoi me dis-tu ça ?

Et d'où un étranger en sweat noir dont il n'avait jamais entendu parler le connaissait-il mieux que ses parents ?

- Parce que j'ai envie que tu réussisses plus que dans la vie, nuança l'homme, et tu réussiras ta vie.

- Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu ne me connais pas.

L'inconnu en noir sortit de l'ombre. Sa casquette masquait des sombres cheveux courts et grisonnants. Ses pommettes osseuses soulignaient la douceur de son regard brun. Son nez marqué et ses joues creuses rendaient sublimement unique son visage au teint hâlé.

C'était un homme approchant sereinement la soixantaine.

Un petit air familier que Florian ne connaissait que trop bien.

Était-ce le reflet vieilli de son propre visage ?